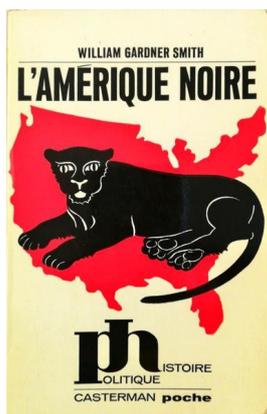


L'Amérique noire



William Gardner Smith

Casterman, [1970]1972

Première partie : Trois continents

1) L'Amérique : premières impressions

Le retour

Il y avait seize ans que je n'avais pas mis les pieds aux États-Unis. Pendant plus d'un tiers de ma vie, j'avais vécu en France, en Hollande, en Espagne, en Afrique... mais surtout en France, surtout à Paris. Homme noir errant, arrachant peu à peu les racines d'un grand nombre d'habitudes et de réflexes qui remontaient à mon enfance et à mon lieu de naissance, vivant en bordure de cultures étrangères. Noir, cependant, avec la profondeur spécifique des expériences émotionnelles, les difficultés spécifiques et aussi les joies spécifiques que cela entraîne. Je n'étais pas seul : des centaines d'autres exilés noirs croisaient mon chemin, devenaient des amis ou de simples relations que je continuais à voir ou perdais complètement de vue – étudiants, musiciens, peintres, professeurs, membres de professions libérales, ou, tout simplement, le « gus du coin » qui se débrouillait d'une façon ou d'une autre. Quelles que fussent les opinions politiques ou le lieu d'origine de ces gens, tout le monde se réunissait pour déguster la cuisine, la musique et les plaisanteries typiques de l'homme noir et s'accordait sur un point précis : on ne rentrera pas « chez nous ».

A première vue, j'avais eu moins de raison que la plupart d'entre eux à quitter les États-Unis. J'avais, selon l'expression consacrée, « bien réussi » en tant qu'écrivain et que journaliste. J'avais gagné assez d'argent pour échapper à l'asphyxie du ghetto, je vivais dans un monde aussi « intégré » qu'il pût l'être pour un Noir américain, puisque j'étais constamment invité chez des Blancs – artistes, professeurs et même hommes d'affaires libéraux. Beaucoup de portes m'étaient ouvertes ; celle du confort matériel, celle d'un rang social convenable. [...]

Je retournai aux États-Unis en tant que correspondant de l'agence France Presse et de l'ORTF. Je voyageai de ville en ville, reprenant contact avec de vieilles connaissances, discutant avec des conservateurs, des révolutionnaires noirs et l'homme de la rue, me replongeant ainsi dans l'atmosphère du ghetto – celle de ma naissance. J'avais pour mission de faire un reportage sur la situation vue des coulisses, sur les transformations évidentes ou subtiles qui étaient à la base de la révolte des Noirs. Je devais également situer cette révolte dans la perspective particulière d'un homme ayant passé une grande partie de sa vie à l'étranger. Il est évident que je peux prétendre parler au nom de la population noire américaine. Ce que je peux relater, ce sont les impressions

d'un homme noir qui naquit et grandis dans une situation d'exception et qui revint pour s'apercevoir que cette situation s'était radicalement et définitivement transformée.

Réunion familiale

[...] Bien des changements étaient intervenus depuis mon enfance. Ma famille avait travaillé dur, tout au long des années, pour meubler correctement la petite maison, la doter d'un certain confort. Assis dans la salon, entouré de ma famille, je songeais à qu'avait été notre vie avant la Seconde Guerre mondiale. J'étais alors fils unique, nous vivions avec mes cousins, dormant à quatre dans un lit, deux lits dans une chambre minuscule. Nous nous étions tous mis à travailler, dès l'âge de treize ans, à mi-temps, en sortant de l'école, pour alimenter le budget familial. Nous nous serrions les coudes et nous formions un clan dominé par la forte personnalité de ma grand-mère, chacun versant ses gains à la famille afin que, en tant que bloc, elle pût survivre.

- Les choses ont changé pour nous, dit ma mère.

Elle me jeta un coup d'œil satisfait où je lus que, pour elle, le long et laborieux parcours semblait terminé et qu'on pouvait commencer à se détendre – du moins un certain temps.

Je hochais la tête et je lui demandais :

- Et pour les autres Noirs, elles ont aussi changé ?

Elle ne me répondit pas tout de suite. Puis, avec un sourire :

- Oui, je sais où tu veux en venir. Ce que tu veux savoir. Eh bien ! Je vais te dire carrément ce que j'en pense : je ne suis pas d'accord avec toutes ces émeutes.

- Tu ne crois pas qu'elles ont une justification ?

- Comment peuvent-elles en avoir une ? Oh ! Je comprends les émotions qui les déclenchent. Mais ce sont les quartiers noirs qu'ils incendient, à Newark et à Detroit, pas les quartiers blancs. Tu crois que c'est bon pour nous ? Ce n'est pas les *autres* qui en pâtissent. Ils doivent bien rigoler quand ils nous regarde essayer de *les* punir en mettant le feu à nos propres quartiers ! Tu veux savoir la vérité ? Eh bien ! Je ne veux pas qu'on brûle ma maison. Tu te rends compte du temps qu'il a fallu pour la payer ? Je ne peux même pas prendre une assurance-incendie ; les compagnies d'assurances des Blancs ne veulent pas assurer les maisons dans les quartiers noirs. [...]

Ce farouche sentiment d'orgueil animait la totalité de la famille et je savais donc que les paroles de ma mère ne traduisaient en rien la mentalité d'un Oncle Tom. Pour elle, c'était une question d'efficacité. Selon elle, la révolte noire n'avait pas frappé les bons objectifs. [...]

Dixon était le neveu de Jeff avec qui j'avais travaillé en étroite collaboration à la National Association for the Advancement of Coloured People, à la fin des années quarante. Jeff jugeait ma stratégie trop radicale. Je m'explique : d'abord en tant que président des conseils de jeunesse de la NAACP de Pennsylvanie, puis en tant que membre du comité exécutif de la section de Philadelphie de la NAACP, j'avais, sitôt après les années de guerre, prôné et appliqué des techniques d'« action directe » dans la lutte locale des Noirs : boycottages, manifestations pacifiques, unités d'autodéfense, etc. Jeff, membre plutôt conservateur de l'organisation, jugeait ces tactiques autodestructrices. « Nous somme une minorité, vieux, et il nous faut convaincre la majorité, même si c'est drôlement humiliant. Il nous faut de la patience, amener les libéraux blancs à prendre notre parti, utiliser la persuasion morale, faire voter des lois, progresser pas à pas. On n'a pas le choix. C'est le Blanc qui a les atouts en mains, le fric dans la poche et les armes à feu. Tes tactiques font peu aux Blancs et les poussent à s'opposer à nous. » [...]

Après avoir traversé Market Street, nous étions entrés dans le ghetto noir du nord de Philadelphie – le plus grand de la ville. Cela me fit un choc : contrairement au ghetto sud, celui-ci, pendant mon absence, était devenu infiniment plus délabré. Rue après rue, les maisons miteuses s’alignaient, leur porte, comme un trou, béant sur des caves sentant le moisi, le renfermé, et presque sans lumière. A travers les fenêtres, je voyais le papier peint sale, à demi arraché, ou bien les journaux qu’on avait collé aux murs pour remplacer le papier peint. Des mères apathiques étaient assises sur le perron des maisons ; des douzaines de gosses galopèrent dans les rues jonchées d’ordures ; des adolescents, par groupes de cinq ou six, traînaient au coin des rues – l’armée des chômeurs. Je fis remarquer à Dixon que ce ghetto était encore pire qu’avant.

- Ça, c’est des immigrants, me dit-il. Ceux qui arrivent du Sud par paquets. Pour eux, c’est vraiment l’enfer.

Il me vint soudain à l’esprit que c’étaient les gens que ma mère, sans qu’elle le fit exprès, ne voyait pas souvent. La plus basse couche de la population noire de Philadelphie s’était, géographiquement, déplacée vers le nord, pendant mon absence, et ces « immigrants » vivaient dans une misère que je n’avais jamais connue. Pour eux, les choses n’avaient pas changé – sinon en pire. [...]

Je reconnus Jeff aussitôt. [...]

- Alors, tu veux savoir ce que je fais, maintenant ?

- Oui.

- Je travaille pour la révolution noire. Elle est en train, petit, elle est en train et ce sera pas de la rigolade. Ce sera dur, mais nous allons gagner. Le sang coulera à flots. Nous sommes prêts. (Il me jeta un coup d’œil.) Qu’est-ce qui te fait sourire ?

- Je pense au Jeff d’avant. Celui qui m’accusait d’être trop radical, de risquer de faire fuir tous les Blancs libéraux. [...]

- Surtout en Asie et en Afrique ; on veut qu’ils sachent que c’est la guerre. Nous jouons pour de bon ; nous formons une colonie qui va bientôt être libre. On va se libérer ou bien on fera crouler toute la putain de baraque. Voilà ce qu’on veut qu’ils sachent, les gens. Ce n’est pas simplement des émeutes, mais ce n’est pas non plus vraiment un complot. Il y a beaucoup d’organisations noires, mais il y a aussi beaucoup de gens qui travaillent pour le mouvement sans faire partie d’aucune organisation. En principe, si on est Noir, on est dans le coup. Les gars de la rue sont avec nous ; ils ont des armes et ils sont prêts à tout. C’est ça qui compte. [...]

- Tu es pour le pouvoir noir ?

- Je suis un nationaliste noir : Malcolm. Ça c’était un homme. Saint Malcolm.

- Tu crois à la lutte armée ?

- Et comment ! C’est de l’autodéfense.

- Et le but, c’est un État noir séparé ?

- Nous voulons nous *émanciper*. Je ne sais pas si un État noir séparé serait bien pratique, mais si, pour être libre, il faut un État séparé, je suis pour. Nous voulons gérer nos propres affaires. [...]

- Écoute, franchement, au sujet des rapports de force... quand tu penses à ça, il faut que tu penses à des gens qui sont prêts à mourir. Quand on parle de dix contre un, est-ce que ça veut dire que, pour chaque Noir qui descend dans la rue, armé, à Chicago, Detroit ou Birmingham, qui descend dans la rue avec un fusil, prêt à mourir pour la cause, il y aura neuf ou dix Blancs, dans la rue, prêts à mourir aussi ? Un peu de sérieux, mon gars. Tous ces Blancs, avec leur télé, leur voiture, leur machine à laver, leur bonne petite vie matérialiste... tu crois qu’ils sont prêts à mourir ? Tu parles ! Moi, je ne crois pas à ce genre de rapports de force. Jamais les Blancs ne pourront lever une armée de

civils comme nous le pouvons. Et même si on ne pouvait pas, ça n'aurait aucune importance. On se battraient quand même, parce qu'on n'a pas le choix. Mais ce qui est chouette, c'est qu'on peut gagner et qu'on va gagner ! [...]

Haute société

Je sautais d'avion en avion.

Le dentiste noir était catégorique :

- Les émeutiers et les tireurs isolés constituent une infime minorité. Ils ne représentent pas la population noire. Il s'agit de quelques inadaptés qui n'auraient de place dans aucune autre société, même idéale.

Le président du bureau de la NAACP de Cleveland l'était tout autant :

- Les soi-disant nationalistes noirs parlent beaucoup et font beaucoup de bruit. Mais, quand il s'agit de faire quelque chose, ils n'arrivent pas à réunir plus de cinquante personnes, ici. Nous avons un de ces groupes vociférants, à Cleveland. Personne ne leur prête attention – sauf la presse et la télévision.

John A. Saunders, rédacteur en chef du *Tribune* de Philadelphie, principal journal noir local, me dit :

- Il n'y aura pas et de devrait pas y avoir d'émeutes à Philadelphie. Toute cette violence n'a aucune raison d'être.

Un avocat d'Atlanta :

- Les émeutes ont fait reculer la cause des Noirs de dix ans. Tous les Blancs libéraux qui nous soutenaient ont été effrayés, déconcertés et découragés. [...]

Il y avait parfois des nuances. Le leader d'une organisation noire « conservatrice » de Newark déclara, avec un clin d'œil :

- Regardons les choses en face. Tout en étant opposé à ces émeutes, je dois reconnaître qu'il faut que les Blancs aient peur pour se décider à faire des concessions sérieuses. C'est vrai sur le plan international – il faut fabriquer un péril rouge pour avoir droit à l'aide américaine – et c'est vrai sur le plan national. Les émeutes aideront les leaders noirs raisonnables à obtenir des résultats concrets. [...]

Carson est un petit homme noir, rondouillet, un peu chauve, aux petits yeux perspicaces. Il s'exprime par giclées et saccades et sa voix est teintée d'ironie :

- Les Noirs qui s'amusent à brûler les maisons de leur propre quartier et qui appellent ça une révolution ! Qui tirent sur les pompiers qui ne font que leur métier ! Qui pillent les magasins ! Vous appelez ça une révolte ? J'appelle ça du vol. (Il lève son verre et boit avec rage.) [...] Et ils parlent de pouvoir noir ! Quand Ed Brooke est élu sénateur – ça, c'est le pouvoir noir ! Et Carl Stokes va être élu maire de Cleveland – je vous le garantis. Le pouvoir noir en passant par les urnes. Si c'est ça qu'ils veulent dire, alors je suis d'accord. Mais pas avec les incendies et le pillage.

Carson n'a pas changé. Il y a vingt ans, il était tout aussi courroucé de « l'attitude de certains Noirs ». Il est arrivé par lui-même, car il a travaillé pour payer ses études de médecine et il n'a jamais compris pourquoi tous les Noirs ne pouvaient en faire autant. Si l'on est pauvre, c'est qu'on est paresseux. Ce qui compte, c'est l'individu, pas la race. L'Amérique est le plus grand pays du monde où l'on peut arriver à tout (gagner de l'argent), à condition d'être capable et résolu. [...]

Métamorphose

La renommée de Bumpy est celle d'un gangster – c'est la « célébrité » d'un Al Capone ou d'un Dillinger. Cependant, en juillet 1967, survint une chose étonnante : un

groupe de jeunes membres du CORE (Congrès pour l'Égalité raciale) décida une manifestation pacifique devant le commissariat de Greenwich Village dont les agents étaient accusés de brutalité envers les Noirs. Le premier jour, les jeunes gens reçurent un avertissement « semi-officiel » selon lequel les gangsters locaux de la mafia avaient l'intention de les attaquer, avec des gourdins et des coups-de-poing américains et, s'il le fallait, avec des revolvers, pour les obliger à se disperser. Bumpy fut informé de cette menace contre les manifestants du CORE. Il envoya aussitôt, aux chefs locaux de la mafia le message suivant : « S'il arrive quoi que ce soit à un des gosses du CORE, je ne me porte pas garant de la sécurité des membres de la mafia à Harlem. »

Les jeunes gens ne furent pas inquiétés.

Quand je l'interrogeai à ce sujet, Bumpy me confirma l'incident. Je lui demandai pourquoi, en tant que membre « agréé » du milieu, il avait prit le risque d'un affrontement direct avec la mafia.

Il m'observa longuement et je sentis en lui une bouffée d'orgueil.

- C'est parce qu'au fond, quand il y a un coup dur, je suis un nationaliste noir... [...]

Je songeais brusquement à Ali-la-Pinte. Ali était un gangster algérien notoire, qui avait été incarcéré pour des crimes divers -il était souteneur, trafiquant de drogue, voleur à main armée, escroc, et, selon la police française, sans doute assassin. On le considérait comme égocentrique, un être totalement asocial. Puis, le mouvement nationaliste algérien se développa et ce fut le début de la guerre d'Algérie.

Ali, qui opérait surtout à Alger, prit contact avec les chefs du FLN et leur offrit ses services et ceux de ses hommes, à condition qu'on respectât leur autonomie. Le marché fut conclu. Ali et ses hommes devinrent les combattants les plus efficaces de la guérilla urbaine. C'est pour briser leur contrôle absolu de la population arabe algéroise, que les parachutistes français, sous la conduite du général Massu, déclenchèrent l'opération que l'histoire a baptisée « La Bataille d'Alger ». Et c'est dans la Casbah qu'Ali-la-Pointe, ancien gangster, plutôt que de se rendre, mourut un revolver dans chaque main, continuant de tirer au nom de l'indépendance algérienne.

Bumpy Johnson, tout comme Ali-la-Pointe, était un « professionnel ». Ce que je voulais approfondir, c'était l'évolution des voyous de la rue, des membres de gangs de « délinquants juvéniles » semblables à ceux qui proliféraient et soulevaient l'indignation, du temps de mon adolescence. Manifestement, la révolte noire était avant tout une révolte de la jeunesse. Je voulais en mesurer l'ampleur, découvrir si elle tirait sa force principalement des étudiants et des intellectuels, ou si ce grand courant entraînait également les éléments les plus coriaces, les plus aliénés, les moins idéalistes du ghetto noir.

De retour à Philadelphie, j'interrogeai une amie de la famille, Mme Alberta Simms, qui était professeur dans un établissement d'enseignement secondaire. C'était une femme enjouée et rondelette, passionnément engagée dans la révolte noire. Quand je lui dis que je voulais me renseigner sur la tendance des gangs de cette époque, elle me montra un tract photocopié.

- Il y en a des centaines, comme ça, à l'école, que les élèves font circuler entre eux. [...]

Puis, c'était le « Serment de l'homme noir » : ne pas se battre au Viêt-nam ou dans toute autre « guerre d'extermination contre les populations non-blanches, où que ce soit, dans le monde ». Le tract contenait aussi cette « Déclaration à l'Amérique blanche » :

Je soutiens tout ce à quoi vous vous opposez et je m'oppose à tout ce que vous soutenez... Je fais cette déclaration : je révélerais la vérité, où que vous puissiez me mettre,

en prison ou dans l'armée. Je consacrerai ma vie à vous combattre, ici même, en Amérique, à chercher à organiser et unir le peuple noir ; autant que je vivrai, je combattrai pour détruire votre société raciste.

Le tract n'était pas signé. Mme Simms me dit :

- Il y a des douzaines de tracts de ce genre, tous sur le thème de la négritude et de la lutte contre la société raciste. Ils sont rédigés et photocopiés par les gangs. Tous les gosses les lisent. [...]

- Et que disent les gosses ?

- Pas grand-chose. Ils ne font pas confiance aux adultes, pas même à leurs parents.

Tu veux que je t'en présente ?

La rencontre eut lieu le lendemain chez elle. Il y avait trois jeunes adolescents : Pat, Sonny et Monroe. [...]

- Notre ennemi, c'est l'homme blanc. Ce qu'on fait, c'est qu'on protège la communauté noire.

- Contre qui ?

- Ben ! Les Blancs, vieux. Surtout les flics.

- Qu'est-ce que vous faites, avec les flics ?

- On les prévient de ce qu'on leur fera s'ils touchent à des Noirs. Ce qu'on veut surtout, c'est faire barrer ces salauds de flics blancs des quartiers noirs. Les flics noirs, c'est pas toujours non plus la crème, mais on peut les manier. Ils sont Noirs et ils sont obligés de s'expliquer avec nous. Mais on veut que les flics blancs se taillent. [...]

Monroe voulut insister sur un point :

- On *pense* noir, tout est là. On pense à nos frères et à nos sœurs noirs. On se balade pas pour voler ou pour embêter nos frères et sœurs noirs, on garde nos feux pour l'ennemi. Et on a tous un flingue ; pour ça, mon pote, vous pouvez me faire confiance. [...]

Pat regarda ses camarades, comme pour obtenir d'avance leur approbation. Puis il se lance :

- Écoutez, je peux vous dire un truc. Ça n'a pas d'importance, c'est pas si secret que ça. On va former une fédération.

- Quel genre de fédération ?

- Une fédération de gangs. Tous les gangs de Philadelphie. Après ça, il y aura plus jamais de bagarres entre les gangs. Y aura plus qu'une grande armée noire. Et cette armée sera *méchante*, vieux. Et un peu ! Y a plus personne qui viendra em... les Noirs, ici. Et on apprendra à ces fumiers de flics blancs, racistes, à avoir du respect. On leur apprendra le respect et on les virera de notre quartier. De toute façon, qu'est-ce qu'ils sont si c'est pas une armée d'occupation blanche.

Cette transformation, ces *métamorphoses* des gangs de jeunes Noirs, était un des phénomènes les plus significatifs de tous ceux que j'avais observés pendant ma tournée aux États-Unis. [...]

Kenneth B. Clark, éminent sociologue noir, analysa ce phénomène dans un rapport incorporé à l'étude intitulée : *La jeunesse dans le ghetto* et réalisée par l'organisation noire Hayrou-Act de New York. Dans une situation d'humiliation raciale, écrivait-il, la jeunesse du ghetto « peut réagir par des agressions et une hostilité ouverte contre leur propre groupe, ou, plus rarement, contre les membres du groupe dominant. Un comportement asocial et délinquant peut souvent être interprété comme une réaction de ce type à des frustrations raciales. »

L'étude fait, cependant, remarquer qu'« à cet égard, il faut souligner que, dans les communautés... où les Noirs se sont mobilisés dans le but d'une action et d'une

protestation continues contre l'injustice raciale, on relève pratiquement plus de cas de comportement asocial ou de délinquance... »

Il était évident que bien des gangs de jeunes étaient en train de devenir le noyau du mouvement nationaliste noir, qu'ils fussent ou non adhérents d'une organisation nationaliste. La même chose – je le répète – se produisit avec les gangs algériens – adultes ou adolescents – pendant la lutte pour l'indépendance algérienne. On ne peut trop insister sur l'importance que ce fait aura sur le déroulement futur de la révolte noire en Amérique.

La révolution culturelle noire

[extrait de *Black America* de 1964, publié sous la direction de Max Standford] : *Les jeunes nationalistes ont insisté [au cours de la réunion tenue à Nashville, Tennessee, pour former le Mouvement de la Jeunesse nationaliste noire] sur le fait que la condition préalable à une authentique révolution noire est une « révolution culturelle » fondamentale – la « ré-africanisation » des Noirs en Amérique. La « ré-africanisation » désavoue les valeurs matérialistes, bourgeoises, décadentes, et la « foire d'empoigne » ou l'égoïsme et l'individualisme pathologiques inhérents à la société américaine. Elle adopte la cause d'un humanisme extrait de l'héritage africain, qui exalte le développement esthétique, intellectuel et spirituel et le « communautarisme » ou la coopération, plutôt que l'exploitation. La « ré-africanisation » est préférable au matérialisme américain, en tant que source de valeurs culturelles. Les Afro-Américains doivent connaître leur véritable histoire, en Afrique et en Amérique, afin d'anéantir le « viol psychologique » ou le sentiment d'infériorité instillé par l'endoctrinement américain. Il faut révolutionner l'image et la conception de soi de l'Afro-Américain afin d'encourager un sentiment d'« identité ethnique collective » du peuple noir, dans sa spécificité, pour que le nationalisme noir puisse enfin triompher...[....]*

Une révolution culturelle est un changement de perspective. Elle se déroule dans la tête. C'est un renversement des critères, préjugés, croyances et opinions passés et l'instauration de nouvelles valeurs. Ce qui se passe, extérieurement, n'est qu'un reflet de cette transformation interne. Cette révolution, chez les Noirs d'Amérique, s'illustra brillamment par beaucoup d'orgueil, d'assurance, de témérité, de détermination et d'agressivité nouvelle. [...]

Une des « Five-Percenter » [petit groupe de la côte Est qui tire son nom de son jugement pessimiste de la répartition de la population noire en 85 % de « moutons », 10 % de traîtres et 5 % d'individus décidés à aller « jusqu'au bout », dans la lutte pour la liberté des Noirs] déclara :

- Disons que le peuple noir a tout aussi bien besoin de leaders visibles qu'invisibles. Nous avons besoin de leaders visibles en tant que symboles, étincelles et organisateurs des mouvements de masse. Nous avons besoin de leaders invisibles qui puissent travailler tranquillement, en coulisses, organiser les Noirs afin qu'ils soient capables de se défendre... et survivre. Nous nous attendons à une réaction violente de la part des Blancs tôt ou tard, nos leader visibles se feront sans doute arrêter , peut-être même assassiner – ils le savent et acceptent ce risque. Les leaders invisibles doivent rester pour organiser la résistance de notre peuple.

La hardiesse de l'agressivité que je rencontrai était souvent surprenante. A Brooklyn, à la suite d'une échauffourée entre les Noirs et la police, je vis une vingtaine d'adolescents harceler une brigade de police qui s'était massée devant eux, revolver au poing. « Tirez, bande de fumiers ! Tirez ! » criaient les jeunes en avançant tout droit sur les policiers. C'est la police qui finit par rompre les rangs et laisser passer les gosses. Un

peu plus tard, quand des policiers noirs arrivèrent sur les lieux, ces mêmes adolescents leur crièrent : « Enlevez ces masques noirs qu'on puisse voir vos gueules blanches ! » Et ils entreprirent de mimer une scène du passé, dans le Sud, montrant les policiers noirs accroupis devant leur maître blanc qui leur bottait les fesses, tandis qu'ils souriaient en disant : « Messi, Missé. Messi beaucoup, Missé. »

Les policiers les menacèrent, mais ne passèrent pas à l'action. [...]

D'où venait cet orgueil nouveau, cette agressivité nouvelle ? Il était évident que la jeunesse d'alors n'était pas *biologiquement* différente de celle qui l'avait précédée. Il était clair que, pour trouver la réponse, il fallait jeter un coup d'œil en arrière.

Au commencement, il y eut le « rêve » - selon l'expression du Dr King - le grand rêve d'une « intégration » raciale, aux États-Unis, « creuset » du monde. La génération de mon grand-père avait fait ce rêve-là, celle de mon père aussi et même la mienne, jusqu'à un certain point. Le rêve, c'était que le Noir américain deviendrait tout simplement « un homme », qui ne serait pas plus différent des autres Américains que les bruns des blondes. Dans sa majorité, la jeunesse des ghettos des grandes villes américaines ne fait plus ce rêve-là.

Il semble que deux éléments, l'un interne, l'autre externe, soient la cause de ce désenchantement.

La Seconde Guerre mondiale constitue un événement marquant dans l'évolution de la pensée des Noirs. Des dizaines de milliers d'hommes noirs furent arrachés à leur petite ferme ou à leur ghetto et catapultés par-delà l'océan pour se battre contre des hommes, jaunes ou blancs, au nom de la liberté, de la démocratie et de l'égalité. La guerre ouvrit de nouveaux et vastes horizons. Bien des Noirs américains s'éveillèrent à la vie au milieu des ruines de Berlin, dans les cafés de Tokyo, les foyers français ou italiens. En tant que membres d'une armée victorieuse, ils découvraient enfin le respect et la considération - de tous sauf de leur ancien ennemi. Leurs rapports avec leurs compatriotes blancs étaient demeurés inchangés. [...]

Ils rentraient, cependant, au pays où rien n'avait changé. C'étaient les mêmes taudis, les campagnes arides et le même racisme. Beaucoup d'entre eux se révoltaient et il semble que le grand mouvement pour les « droits civiques » des années cinquante et du début des années soixante ait fait partie de la révolte de ces vétérans [...] et de leurs frères cadets, ou leurs jeunes cousins qui vécurent une expérience analogue pendant la guerre de Corée. Pourtant, la plupart d'entre eux croyaient que l'intégration raciale représentait le but final. Ils en appelaient aux classes dominantes : Présidence, Congrès, corps législatifs, tribunaux.

Ce mouvement échoua puisqu'il ne donna pas de résultats sérieux. Les Noirs américains gaspillèrent leur énergie à se battre pour obtenir le droit de manger dans un restaurant blanc - un luxe que, de toute façon, la plupart d'entre eux ne pouvaient se payer. On fit venir des troupes pour protéger une poignée de Noirs qui entraient dans les écoles ou universités qui n'étaient plus sous le régime de la ségrégation et qui laissaient beaucoup à désirer quant au niveau de l'enseignement. Des milliers d'Afro-Américains furent emprisonnés - ou pire - parce qu'ils combattaient pour obtenir un droit de vote qui, même quand il fut acquis, se révéla d'une piètre valeur car, du moins sur le plan de la question raciale, les Noirs avaient le sentiment qu'il n'y avait guère de différence entre les deux grands partis politiques du pays. [...]

Le sentiment de frustration des militants pour les droits civiques atteignit son apogée au lendemain de la « Marche sur Washington », en août 1963, dont le président Kennedy soutint, publiquement, les objectifs. La population noire fut mobilisée en vue de cette manifestation de masse, la presse du monde entier tourna les yeux vers Washington, des milliers de Noirs et de sympathisants blancs arrivèrent à flots - et à grands frais - dans la capitale, revendiquant « la liberté ». Ce fut une marche

impressionnante, émouvante, tout le monde admira l'efficacité des organisateurs, la discipline des manifestants... qui rentrèrent chez eux. Les services de voirie nettoyaient les rues, la presse porta son attention ailleurs et, sur le front du problème noir américain, il ne se passa rien, strictement rien.

Les militants noirs du ghetto pensent que l'incapacité de la « Marche sur Washington » de provoquer une transformation significative de la condition de la population noire, sonna le glas du mouvement pour les droits civiques dans sa forme traditionnelle. [...]

Avant la « Marche sur Washington », le mouvement pour les droits civiques avait été mené, presque exclusivement, par des intellectuels, des membres des classes moyennes, ou de la haute société. Après la marche, et pour la première fois de manière efficace, le ghetto noir entra dans la bagarre et, dans certains cas, prit les rênes du commandement.

Parallèlement à ces événements intérieurs, des circonstances extérieures contribuaient à transformer l'attitude des Noirs. Il y eut, en premier lieu, l'ascension du prétendu « tiers monde », composé de peuples de couleur, depuis peu autonomes ; il y eut, par-dessus tout, la conquête de leur indépendance par d'anciennes colonies d'Afrique, qui permit, au Noir Américain, de se voir sous un autre jour. Beaucoup de jeunes Noirs s'identifièrent soudain à l'Afrique. [...]

Le phénomène d'identification à l'Afrique en particulier et au monde en général conduisit beaucoup de jeunes Noirs à redéfinir leur statut à l'intérieur des États-Unis. Si leur situation était semblable à celle des peuples du tiers monde, se disaient-ils, c'est que leur situation était également celle d'un peuple colonisé. Les colonies africaines avaient conquis leur liberté ; la colonie afro-américaine en ferait autant à l'intérieur des États-Unis. L'idée naquit, chez les intellectuels et les leaders de la jeunesse des ghettos, que la lutte de l'homme noir, en Amérique, était une lutte de « libération nationale ». Cette idée est à la base du mouvement nationaliste noir.

Muhammad Speaks

[...] D'un bout à l'autre du pays, des centaines d'organisations noires étaient en effervescence. Cependant, tout au long de cette période d'agitation et de changement, une importante organisation noire sembla garder son calme et sa neutralité. C'était, curieusement, l'organisation à laquelle la plupart des Blancs attribuaient le plus fort activisme anti-Blancs et pro-Noirs – la Nation d'Islam, les soi-disant Musulmans noirs.

Il faut d'abord souligner que la prétendue « violence » des Musulmans était, en grande partie, le fruit de l'imagination des Blancs. La politique des Musulmans a toujours consisté à ne se défendre qu'en cas d'attaque – ils ont, à cet effet, un organisme d'autodéfense extrêmement compétent. Le mythe de la violence des Musulmans vient, en partie, de leur vocabulaire : dans leurs sermons et leur journal, Muhammad Speaks, ils condamnent impitoyablement le « diable blanc » et prédisent la destruction totale de l'homme blanc, en général, et du Blanc américain en particulier. Mais, après tout, ce ne sont là que des prédictions. Certaines craintes ont été engendrées par la cohésion et l'efficacité de l'organisation même. Et puis, bien sûr, une partie de la légende de violence des Musulmans noirs remonte à l'époque où Malcolm X était leur principal porte-parole et où bien des Américains le considéraient comme le leader du mouvement. [...]

Il y avait une heure que j'étais là [avec Elijah Muhammad, leader charismatique de *Nation of Islam*]. Je tenais, avant de m'en aller, à éclaircir un point précis.

- Vous m'avez dit que la liberté de l'homme noir viendrait après la destruction de l'Amérique blanche dans une guerre. Entendez-vous par là qu'il est strictement inutile que l'homme noir s'efforce de se libérer par lui-même ?

Il fronça les sourcils.

- Je n'ai dit pas dit cela, exactement.

Je reposai la question en d'autres termes :

- Ai-je raison de croire que vous estimez que le peuple noir ne sera libéré que par l'intermédiaire d'une défaite américaine dans une guerre contre un pays étranger ?

Il réfléchit un instant, puis il hocha la tête.

- Oui.

- Certains militants noirs jugeraient une telle attitude trop passive. Ils penseraient qu'elle consiste simplement à se reposer en attendant que la Providence se charge de gagner la bataille de l'homme noir, à sa place.

M. Muhammad me regarda longuement. Puis son regard amène alla très lentement se fixer dans le vide.

- Le diable blanc sera détruit par la guerre, dit-il avec emphase mais douceur. Et l'homme noir sera libre. Voilà ce qu'il adviendra. Voilà ce qu'il va advenir.

La fuite

Il y avait [dans les années cinquante], parmi nous, beaucoup de militants – j'avais été éditorialiste de la presse noire et membre actif de la NAACP, du CORE et de pratiquement tous les autres mouvements pour les droits civiques, de l'époque. Puis, soudain, nous nous étions aperçu que notre travail était paralysé par deux phénomènes. Il y avait, d'une part, le McCarthisme – la chasse aux sorcières, inspirée et menée par le sénateur Joseph McCarthy qui avait tendance à peindre en rouge tout ce qui menaçait le statu quo. Cela englobait même les groupes de droite qui militaient pour des droits civiques. En raison d'une foule de pressions, beaucoup d'entre nous se trouvaient menacés de perdre leur situation, sans grand espoir d'en trouver une autre. [...] Il y avait, d'autre part, un facteur plus important, à mon avis : la mort, pour beaucoup d'entre nous, de l'illusion que nous pouvions vraiment atteindre l'objectif pour lequel nous luttions, c'est-à-dire l'intégration raciale en Amérique. Pendant des années, avant et après la Seconde Guerre mondiale, nous nous étions, comme nos aînés, tapé la tête contre les murs avant de comprendre que cela ne servait à rien. De plus, nous prenions, peu à peu, conscience d'un fait qu'un de mes amis définit en ces termes : « Mais *pourquoi* donc irions-nous nous intégrer à une société blanche, raciste ? Comment peut-on se battre pour s'intégrer à l'ennemi » Cependant, l'intégration était le seul but réaliste que nous puissions, alors, envisager. [...]

Avant d'examiner plus en détail la scène américaine telle que je la revis, seize ans après [mon expatriation], il serait utile de jeter un regard sur ce que l'exilé noir trouva en Europe et en Afrique.

2) L'homme noir en Europe

A la recherche d'un paradis lointain

[...] Ils étaient nombreux à partir à la recherche d'un lointain paradis racial, une terre d'égalité et de justice où nul homme ne serait handicapé par la couleur de sa peau.

Que trouvèrent-ils ?

Il y eut d'abord de la détente, un fantastique relâchement des tensions. Le Noir américain poussa un grand soupir de soulagement en arrivant en Europe. [...] Le monde était à lui, il était un homme libre. Il pouvait manger, boire, danser où il voulait et, quand il passait devant un agent de police, il n'avait plus ce petit coup d'œil inquiet sur le bâton. [...]

Ce pressentiment de violence qu'il avait eu en lui tous les jours de sa vie disparut comme par enchantement. Il ne s'attendit plus au geste ou au mot d'insulte qui présageait l'émeute. [...]

Sur le plan psychologique, le « problème racial » américain était une aubaine pour les Européens, car il leur permettait de se sentir vertueux et de considérer de haut les Blancs américains dont ils enviaient la situation financière. Il y avait des Français qui vous prenaient à part et vous disaient : « C'est vraiment affreux, la façon dont on vous traite aux États-Unis. » (Il nous arrivait de répondre : « C'est la façon dont vous traitez les Algériens ! ») [...]

Il ne faut pas non plus oublier que les Africains ou les Noirs américains à qui les Européens avaient affaire, étaient, pour la plupart, des artistes ou des étudiants qui ne posaient aucun problème social et qui avaient d'habitude plus d'argent dans la poche que les Européens. [...]

Cependant, l'homme noir, comme tout étranger, vivait un peu en marge de la société européenne. Le Noir américain avait, en général, comme amis, des gens cosmopolites – peintres, écrivains, étudiants, fanatiques de jazz, intellectuels. Leur monde ressemblait, en plus subtil, à un gigantesque Greenwich Village. C'est au-delà de ce milieu particulier que se situait, lointaine et floue, quelque peu mystérieuse, la « véritable » Europe, celle des paysans, des petits employés, des fonctionnaires, des commerçants, de la classe moyenne conservatrice, des ouvriers exploités et de leur patron. C'est chez eux que l'homme noir commença d'entrevoir les contours précis de son vieil ennemi : le racisme. [...]

En Europe, comme en Amérique, les Noirs étaient victimes de la discrimination en matière d'emploi. S'ils avaient parfois une situation importante, il était rare qu'on les vit occuper un poste compris dans l'éventail des salaires moyens [...]. La plupart des Noirs étaient embauchés dans les secteurs les moins bien rémunérés de l'administration, tels que les services postaux, ou, de plus en plus fréquemment, comme manœuvres [...].

Pour qui avait vécu longtemps en Europe, il était clair que le racisme y était en progression. Sa croissance semblait aller en parallèle avec le morcellement des anciens empires et le déclin de l'influence européenne ; elle était stimulée par le rapatriement de centaines de milliers de colons européens qui étaient chassés d'Algérie, d'Indonésie, du Kenya, de Tanzanie, de Rhodésie du Nord et d'autres anciennes colonies, par de terrifiantes vagues de nationalisme noir (ou jaune). [...]

Les Européens avaient beau se raconter autres chose dans leurs livres d'histoire, ils étaient au courant du pillage, des viols et des massacres qui avaient accompagné leur conquête des colonies ; ils savaient donc que les « ex-colonisés » n'avaient aucune raison de les aimer. Ils avaient le sentiment – conscient ou inconscient – d'une menace inhérente à la montée de l'immense océan des hommes de couleur qui constituaient la majorité de la population du globe. Le mélange de peur et de ressentiment, la perspective de perdre encore un peu de leur statut très relatif, avec l'apparition de jeunes nations nouvelles, contribuaient à fertiliser le terrain psychologique favorable au racisme. Bien sûr, le terrain était déjà là. Pour les Européens et pour d'autres, le préjugé dirigé contre une minorité pouvait servir d'exutoire pour leurs frustrations ou de remontant pour leur amour-propre. Et puis, les Noirs étaient différents, ils venaient d'ailleurs, ils étaient donc à craindre. Les livres d'école et la légende créèrent des modèles stéréotypés, fort semblables de part et d'autre de l'Atlantique, étant donnée que, sur ces deux continents, il était nécessaire d'apaiser le sentiment de culpabilité bien enraciné. [...]

[...] la différence entre le racisme européen et le racisme américain ne réside pas dans la forme, mais dans l'ampleur du phénomène. [...] D'autre part, le racisme en Europe, et particulièrement en France, était atténué par la courtoisie traditionnelle et

l'individualisme poussé de la population. La plupart des Européens, même s'ils ne vous aimaient pas, n'allaient pas vous le dire en face : c'eût été mal élevé. [...]

La révolution de mai

« Pouvoir étudiant ! », « Pouvoir ouvrier ! », « Pouvoir paysan ! » tels étaient les slogans scandés et affichés par les étudiants sur les murs de France, pendant la Révolution de mai. Ils étaient consciemment inspirés, au dire des étudiants eux-mêmes, par le slogan du Pouvoir noir aux États-Unis. [...]

On ne doit ni exagérer ni sous-estimer l'influence du mouvement noir aux États-Unis sur les différents mouvements étudiants dans le monde. Il est certain que le slogan de « Pouvoir étudiant » a été directement inspiré par le slogan « Pouvoir noir ». Il est certain que les combats de rue, livrés par les étudiants français, en mai 1968, étaient influencés par les révoltes noires de l'été 1967 et représentaient une mise en pratique – à mon avis consciente – de théories sur la « guérilla urbaine » émises par certains militants noirs aux États-Unis.

3) L'appel de l'Afrique

Le rêve et la réalité

Les États-Unis étaient un pays où le Noir américain était né, et où il vivait, mais le cœur de bien des militants était en Afrique. Certains voulaient y vivre. D'autres voulaient au moins séjourner quelque temps sur le continent de leurs ancêtres. C'était en Afrique que l'homme noir dirigeait l'homme noir – et aussi les hommes blancs qui se trouvaient là. L'Afrique, c'était le pouvoir noir. [...]

J'avais vécu, pendant deux ans, en Afrique. J'essayais de leur en parler.

A peine le Noir américain est-il arrivé en Afrique que la sonnette d'alarme, dont il avait à peine conscience, cesse de tinter à ses oreilles. Merveilleux revirement de l'invisibilité et de la visibilité : en tant qu'homme de couleur, il se fond dans la foule noire qui évolue dans les rues brûlées par le soleil ; mais en tant qu'homme, il est entièrement « visible », puisque, ne pouvant plus être « défini » en fonction de normes raciales, stéréotypées, il doit être jugé en tant qu'individu.

Je suis allé à Accra, sur l'invitation de Mme Shirley Graham DuBois, directrice de la télévision ghanéenne, pour organiser les services de l'information. J'ai vite été frappé par les signes manifestes de la souveraineté noire : ministres, chefs d'entreprise, directeurs de grands magasins, inspecteur des douanes, employés de banque, vendeurs et puis producteurs, directeurs, techniciens, journalistes de la télévision, tout le monde était noir. Le pays paraissait bien organisé. [...]

Tout ceci, bien sûr, ne constituait pas toute la réalité africaine. D'autres aspects soulevaient moins d'enthousiasme. Je ne mis pas longtemps à m'apercevoir que le pouvoir noir du Ghana, bien qu'il fût beaucoup plus réel que celui de la plupart des autres pays d'Afrique, souffrait de sérieuses restrictions.

La principale était, bien sûr, d'ordre économique et financier. Le Ghana cherchait à « construire » le socialisme, alors que son économie était pieds et poings liés à l'Occident capitaliste.

L'argent. De la puissance économique dépendait le pouvoir politique – et l'argent n'était pas noir ! Je ne veux pas laisser entendre que Nkrumah [chef du gouvernement] modifiait sa politique pour satisfaire les caprices des nations opulentes, car il n'en faisait rien et c'est une des principales raisons de son renversement (Nkrumah savait, quand il

publia son livre *Neo Colonialism, the Last Stage of Imperialism*, qu'en dénonçant le capital de la haute finance internationale, il risquait des représailles économiques – qui ne se firent pas attendre, car le Département d'État américain refusa aussitôt une demande d'aide financière ghanéenne). Cependant, certains de ses subordonnés conservateurs, qui détenaient un grand pouvoir, modifièrent *leur* politique (ils sont toujours là, ils ont toujours des postes importants, ils respirent plus librement maintenant que des militaires plus orthodoxes gouvernent le pays). Si c'étaient des hommes noirs qui dirigeaient le Ghana et qui étaient à la tête de son gouvernement, la destinée économique du pays reposait entre les mains de Blancs – américains, britanniques, ouest-allemands et suisses. C'était un pays pauvre, non industrialisé, producteur de matières premières – surtout du cacao – qu'il vendait aux grandes puissances occidentales. Il n'avait pas de réserves de capitaux. Son commerce extérieur dépendait en majeure partie de crédits ; sur le plan intérieur, sa construction dépendait surtout des investissements étrangers. Nkrumah n'aurait même pas pu changer de partenaires commerciaux, pour négocier, principalement avec les pays de l'Est, car les acheteurs de cacao étaient, presque exclusivement, des fabricants de chocolat des pays de consommation occidentaux.

Une autre découverte pénible fut celle de la corruption en haut lieu. Certains ministres et hauts fonctionnaires profitaient de leur situation pour favoriser l'entreprise privée ; ils engageaient des parents ou des membres de leur tribu à des salaires élevés ; un grand nombre d'entre eux plaçaient en secret leur argent dans des banques étrangères. Après le coup d'État, on découvrit, chez certains ministres, des placards pleins d'argent. Peu de temps avant son renversement, Nkrumah avait chargé une commission d'enquêter sur la corruption. Les conclusions de cette enquête, le « Rapport Abrahams », rappelaient les comptes rendus d'audience Kefauver, aux États-Unis [sénateur qui présida une commission sénatoriale sur le crime organisé en 1950]. Certaines personnes mises en cause dans ce rapport devinrent les supporters les plus enthousiastes du coup d'État.

Une des choses les plus difficiles à admettre était l'inégalité sociale monstrueuse qui semblait être un héritage du passé colonial du pays. [...]

Le problème de la race

[...] nombreux sont les nationalistes noirs des États-Unis ou des Antilles qui ont du mal à « se faire comprendre » de l'Africain moyen. J'assistai un jour à une discussion sur la solidarité entre un Ghanéen et un visiteur noir américain, qui disait :

- Mais enfin tu ne comprends pas ? Nous autres, Noirs, on est tous dans le même pétrin et on est tous frères. Si tu n'as pas confiance en moi, en qui veux-tu avoir confiance ? J'ai la peau noire, comme toi.

Ce raisonnement fut accueilli par une incompréhension courtoise, mais totale.

Étant donné la différence de leur situation historique, la plupart des Africains auxquels j'ai parlé ont du mal à partager certaines attitudes du Noir américain qui sont presque devenues des réflexes conditionnés. Ceci s'applique, particulièrement, au problème de la « race ». La situation varie selon les régions. Quand le Noir américain parle de racisme, de « l'homme blanc », quand il exprime sa rage, son amertume, sa haine, il suscite la plus vive sympathie chez les Africains appartenant à des pays qui sont, ou ont été, des « colonies », tels que le Kenya, la Tanzanie, l'Ouganda et, dans une certaine mesure, le Congo, mais surtout chez les Africains de la République sud-africaine ou la Rhodésie dont la situation est la plus proche de la nôtre. De tous les Noirs d'Afrique, ce sont les Sud-Africains qui, par leurs réactions émotionnelles, leurs frustrations, leurs humiliations et leur attitude raciale, ressemblent le plus aux Noirs américains. De toute façon, les « colonies de peuplement » étaient les pays dont le

climat convenait le mieux aux immigrants européens, où les colons établirent les contacts quotidiens les plus étroits avec les Noirs et où le racisme des Blancs avait la possibilité de s'exprimer le plus ouvertement.

Cependant, l'Afro-Américain rencontre moins de compréhension dans les pays que les anciennes puissances coloniales jugeaient impropres à l'établissement des Blancs. La seule chose qui, dans ces pays, intéressaient les Européens, c'étaient leurs richesses naturelles. Les Européens y fondaient des administrations coloniales relativement petites, qui gouvernaient par l'intermédiaire de dirigeants locaux ou de chefs de tribu corrompus ou conquis, en opposant une tribu – qu'elles autorisaient à constituer une caste privilégiée – aux autres. Ceci s'appliquait à la majorité des pays de l'Afrique occidentale et centrale, dominés par la France et la Grande-Bretagne ; au nord, seule l'Algérie était vraiment « colonisée ». Voici pourquoi les nationalistes de la République sud-africaine ou du Congo, par exemple, trouvent souvent un plus grand soutien et des liens affectifs plus forts chez les Algériens, qui ont la peau blanche, que chez les gens de la Côte-d'Ivoire ou du Gabon, qui ont la peau noire.

Par rapport au Noir américain ou au Sud-Africain, la majorité des Africains n'ont guère tendance à envisager les choses du point de vue de la race. D'une part, leur sens traditionnel de l'hospitalité les pousse à considérer les *individus* étrangers en vertu de leurs mérites personnels, plutôt que de les identifier en fonction du groupe ethnique auquel ils appartiennent (si j'utilise le terme « étranger », c'est que les Africains locaux peuvent fort bien être jugés en fonction de leur tribu). Cette attitude, ils l'ont tout aussi bien à l'égard des Noirs que des Blancs, car, même à l'époque où leur pays était une colonie d'exploitation, la population noire vivait dans les villages ou villes de l'intérieur, et n'avait que peu de contacts avec les Blancs qui détenaient et dérobaient ses richesses.

Le concept des nationalistes noirs américains qui peut se résumer ainsi : « Nous sommes Noirs, donc nous sommes frères » est incompréhensible dans les sociétés tribales où les ennemis héréditaires ont justement été des Noirs. Du point de vue de l'Ibo de l'Est du Nigeria, le Haoussa du Nord est un ennemi beaucoup plus redoutable, mortel et véritable que les hommes à peau blanche des pays situés au-delà d'une mer qu'ils ne traverseront jamais. Les sanglantes luttes tribales qui éclatèrent au Nigeria, au Congo, au Kenya, au Soudan, dans les territoires français des Somalies, en Éthiopie et dans d'autres pays d'Afrique, en sont la preuve. Au Libériai, règne une situation étrange et déplaisante : une minorité noire, qui émigra des États-Unis il y a plus de cent ans, détient maintenant une sorte de contrôle de caste sur la population indigène, exploitant le pays pour le compte d'entreprises américaines qui leur laissent quelques miettes de bénéfice. Les Africains le savent, c'est pourquoi il ne peuvent admettre que les mots « négritude » et « fraternité » soient forcément synonymes. Les jeunes nationalistes africains ne considèrent certainement pas Moïse Tschombé [dirigeant du Katanga en sécession du Congo belge en voie « d'indépendance », lié aux anciennes puissances coloniales belge et française] comme leur « frère ».

Ceci n'a pas pour but de donner à entendre que les Africains sont inconscients du fait qu'ils ont la peau noire, que ceux qui les ont colonisés avaient la peau blanche, que le racisme blanc est une réalité ou que la lutte des Noirs, aux États-Unis, les concerne dans une grande mesure. Cependant, cette conscience est beaucoup plus vive chez les intellectuels, surtout les jeunes, que chez les artisans et paysans de la brousse.

Cette différence d'attitude vis-à-vis de la race a, plus ou moins, dressé une barrière interdisant une compréhension mutuelle entre les Africains et les Noirs américains. Toutefois, à mesure que le mouvement noir s'accélère, cet obstacle diminue. Les Africains – surtout les jeunes militants – prêtent de plus en plus attention à ce qui se passe de l'autre côté de l'Atlantique et commencent à comprendre l'importance politique que ces événements ont pour eux. [...]

Toujours est-il qu'il faut mettre l'accent sur le fait que les militants africains ont tendance à considérer les Noirs américains comme des Africains « déplacés », plutôt que comme des frères de race noire – l'accent étant plus sur le côté nationaliste et culturel que racial. Tout en étant conscients de leur négritude, la plupart des Africains ne considèrent pas que la couleur de leur peau soit un élément de cohésion suffisant. Le rêve d'une unité africaine englobe des pays « blancs » : Tunisie, Algérie, Maroc et Égypte. [...]

Deuxième partie : Le puzzle américain

1) Variation sur un thème

Le débat noir

[...] En Algérie comme au Ghana, les minorités « extrémistes » finirent par l'emporter sur la majorité et par gagner la partie. Cela signifiait-il que la même évolution aurait forcément lieu aux États-Unis ? Il fallait tenir compte de plusieurs autres facteurs. Le plus évident était que la population noire des États-Unis ne représentait pas une entité nationale spécifique rassemblée dans un secteur géographique pouvant être aisément transformé en État indépendant. La population noire était « encadrée » dans la vie américaine comme aucun peuple colonisé ne l'avait été par rapport au pays colonisateur. Cette dispersion et cette « intégration » restreinte renforçaient la position des leaders « conservateurs » qui soutenaient que l'effort en vue de cette intégration était la seule méthode réaliste pour résoudre le « problème noir ». Ils pouvaient, en outre, soutenir que si une action « extrémiste » avait abouti à une victoire en Algérie, au Ghana, au Kenya en Indonésie et dans d'autres pays, l'indépendance avait été acquise au prix de compromis politiques et économiques négociés par les leaders conservateurs de la Côte d'Ivoire, de l'Ouganda, de la Zambie, de la Malaisie et d'une multitude d'autres colonies. En un mot, la situation des Noirs aux États-Unis était exceptionnelle et il fallait trouver une solution également exceptionnelle.

L'observateur noir venu d'un autre continent est frappé par l'imprécision apparente de certains termes relatifs au mouvement noir. Pour certains, il semble que le mot « intégration » suppose une fusion générale des populations noire et blanche, faisant, à la longue, une réalité du concept de « creuset » qui est le credo des États-Unis. Pour d'autres, ce mot signifie une sorte d'égalité parallèle des Noirs et des Blancs, surtout sur le plan matériel et politique, en insistant particulièrement sur l'éducation, l'emploi, le logement, et les possibilités d'avancement. Le slogan de « Pouvoir noir » est également interprété de diverses manières. Nombreux sont les Musulmans et les disciples de Malcolm X qui veulent la création d'un pays noir indépendant prélevé sur plusieurs États du Sud des États-Unis – une sorte d'Israël noir. D'autres entendent une « autonomie » noire des communautés noires, le contrôle noir sur les affaires, les allocations-logement dans les ghettos noirs où il n'y aurait que des policiers noirs – ou de préférence une milice noire – qui remplacerait la police blanche exécrée. D'autres encore entendent le contrôle des Noirs sur les villes et les régions où ils sont en majorité ; toutefois, ils entendent une certaine forme de contrôle noir militant, exercé par des leaders sortis de la communauté noire envers laquelle ils seraient directement responsables, et non la simple élection d'un « rouage noir conservateur de l'appareil politique blanc », nom que donnent beaucoup de nationalistes noirs à Carl Stokes, maire démocratique de Cleveland.

Quelles tactiques faut-il employer et dans quelle stratégie d'ensemble doivent-elles s'insérer ? En fin de compte, les grosses « émeutes » sont-elles « bénéfiques »

comme moyen de pression sur la structure du pouvoir blanc, ou bien la communauté noire finit-elle par les payer trop cher ? Quelle est la portée des manifestations, des marches, des « sit-ins » du genre de ceux qu'organisait le Dr King ? Jusqu'à quel point une action du gouvernement ou du Congrès est-elle utile, dans un pays où les industries, les universités, etc., appartiennent au domaine de la propriété privée ? L'alliance avec les étudiants et les radicaux blancs est-elle souhaitable, ou cette lutte devrait-elle être menée exclusivement par les Noirs ? Les militants du pouvoir noir devraient-ils avoir, pour objectif, la création d'une seule organisation compacte pour tout le pays, qui aurait pour inconvénient, celui d'être aisément décapitée, ou devraient-ils former des organisations locales et régionales plus ou moins rattachées qui auraient l'inconvénient d'être difficiles à coordonner ? Le but recherché est-il une réforme à l'intérieur du pays tel qu'il est à l'heure actuelle, ou un changement révolutionnaire de la situation des Noirs entraînant une transformation radicale des structures politiques et économiques du pays dans leur ensemble ? Ces problèmes étaient au cœur du débat noir qui faisait rage d'un bout à l'autre du pays, créant et détruisant des amitiés, déchirant les familles, et ponctué, parfois, par le claquement des armes à feu. [...]

Un jeune turc

[...] je rendis visite à Rap Brown qui était alors président du SNCC [Student Nonviolent Coordinating Committee], dans son quartier général de New York. [...]

- Que représentent, pour vous, les explosions raciales dans le pays ?

- Les gens m'accusent – moi et d'autres – de fournir l'étincelle qui les déclenche.

C'est le gouvernement qui les déclenche... en ne tenant pas compte des revendications des Noirs. Et le Congrès sera également responsable, s'il continue à ne rien faire pour changer la situation. La presse monte en épingle les prétendus pillages qui ont lieu pendant les rébellions. C'est une plaisanterie. L'Amérique ne peut accuser personne de pillage. Ils nous ont « pillés » en Afrique, ils ont « pillé » l'Amérique aux Indiens. Mais dorénavant, pendant les révoltes, il y aura moins de pillage et plus de coups de feu – en dehors du pillage des armureries.

- Certains journaux vous qualifient de « raciste » .

- Le premier truc que font ces racistes de Blancs, c'est dire que *nous*, on est raciste. Ce n'est pas terrible, ça ? Ça fait quatre cents ans qu'ils passent leur temps à être racistes, à nous rouer de coups de pied, de coups de poing, à nous lyncher, à nous exploiter... et quand un de nous se fiche en rogne et dit : « Suffit », alors, c'est lui qui est raciste ! Bon, d'accord, disons que je suis raciste. Je suis raciste dans la mesure où je préfère la compagnie des Noirs. L'Amérique nous a enseigné le racisme, comme elle nous a enseigné la violence. Ce pays est le plus violent du monde. Maintenant, notre racisme et notre violence vont servir à nous libérer. [...]

- Pensez-vous qu'il y ait un rapport entre le développement de la révolte noire et la guerre du Viêt-nam ?

- Certainement, répondit-il sans hésiter. L'oppression des Noirs aux États-Unis est parallèle à l'oppression des Vietnamiens par les États-Unis. Nous combattons le même ennemi : l'homme blanc américain, l'opresseur le plus féroce de l'histoire de l'humanité. Et notre mouvement n'est pas seulement lié au Viêt-nam. Nous sommes liés à l'Amérique latine, à l'Afrique, aux Arabes et à tous les peuples opprimés du monde. C'est pourquoi ce bureau s'appelle bureau international du SNCC. Nous avons l'intention de garder le contact avec tous les mouvements révolutionnaires des peuples opprimés du monde. [...]

Avant de se remettre à son travail, il voulut souligner deux points supplémentaires :

- Nous ne nous faisons pas d'illusions. Les Blancs vont réagir à notre nouvel état d'esprit comme ils l'ont toujours fait : par la violence. Nous nous attendons à un terrorisme qui sera dirigé contre nous. [...] C'est pourquoi nous devons nous armer. Nous lançons un avertissement aux États-Unis – s'ils veulent jouer les nazis, nous n'allons pas jouer le rôle des Juifs. Nous nous battons et nous réduisons ce pays en cendre.

Il me dit ensuite :

- Nous connaissons les projets du gouvernement à notre égard. Après tout, nous aussi, nous avons nos espions. Le gouvernement a peur et il se trouve que nous savons qu'en ce moment même, il fait des préparatifs pour décapiter le mouvement noir. Il veut arrêter les gens qu'il croit être à la tête du mouvement noir – les gens qu'il appelle racistes et fauteurs de trouble. [...] Mais c'est justement ça qui déchaînera vraiment le mouvement noir. Les Noirs réagiront, ils passeront à l'action. Voilà ce que je voulais dire. Nous ne sommes pas des leaders. La population noire mène et les prétendus leaders suivent. C'est comme ça. [...]

Cybernétique et révolution : les théories de James Boggs

[...] pourquoi [Detroit] fut-elle le théâtre [en juillet 1967] de ce qu'on a appelé « la pire émeute raciale de l'histoire de l'Amérique » ? Divers éléments se combinèrent pour engendrer l'explosion.

Pour commencer, il y avait vraiment un problème d'« argent ». [...] C'était, semble-t-il, un exemple typique de la situation des Noirs à Detroit. Ils étaient nombreux à reconnaître qu'ils étaient relativement bien payés, mais ils se plaignaient de l'absence de possibilité d'avancement au-delà d'un certain « plafond invisible ». [...]

A cela venaient s'ajouter d'autres éléments moins tangibles, tels l'extraordinaire « orgueil racial » et la cohésion de la population. Ce facteur était manifeste quand on rendait visite à la United Church of Christ, que l'on a surnommée le « temple » de la révolte noire, tandis que son pasteur, le révérend Albert B. Cleague, était qualifié de « grand prêtre » de la révolte. [...]

La conscience raciale et la cohésion des Noirs de Detroit avaient permis d'atteindre un niveau d'organisation incomparable. Comment expliquer cette mobilisation remarquable de la population noire ? C'est un ouvrier noir qui m'apporta la réponse : « Il y a deux choses. Si vous voulez nous comparer aux Noirs de Chicago, par exemple, il faut que vous sachiez que Detroit est le terminus traditionnel de la migration des Noirs de l'Alabama, du Tennessee et du Kentucky, qui ont d'abord passé plusieurs années à travailler à Birmingham qui est une ville industrielle. Alors, quand ils arrivent ici, ils sont déjà un peu à la page, ils ont une idée de ce qu'est la vie dans un centre industriel. La situation n'est pas la même à Chicago qui est le terminus traditionnel de la migration des Noirs du Mississippi, où il n'y a pratiquement pas d'industrie et dont les habitants noirs étaient, avant, ouvriers agricoles ou métayers. Et puis, Detroit est une ville de construction automobile où l'activité syndicale est très importante. Presque tout le monde est passé par le Syndicat des travailleurs de l'automobile (United Automobile Workers Union). C'est un syndicat raciste, mais je vous garantis qu'il apprend à ses membres la valeur des techniques d'organisation. On a appris notre leçon. »

C'est une réponse, au moins partielle, à la question de savoir pourquoi la grande révolte avait eu lieu à Detroit plutôt qu'ailleurs. Les Noirs de Detroit avaient les mêmes griefs que tous les Noirs des États-Unis, mais ils avaient aussi une *conscience raciale*, une *cohésion* et une *organisation* très développées. La révolte de 1967 fut un reflet de ces trois éléments.

C'est à Detroit que vit un homme que bien des observateurs considèrent comme le théoricien le plus original et, sans doute, le plus important du pouvoir noir. Il est, en

fait, possible que ses écrits soient à l'origine du concept même de « Pouvoir noir ». James Boggs, à plus de quarante ans, était ouvrier de l'industrie automobile et n'appartenait pas à la « nouvelle génération » de militants noirs ; il faisait partie des quelques « vétérans » dont les idées et les actes continuaient d'être approuvés par les jeunes. [...]

Les théories de Boggs se fondent sur une conviction : en raison du développement de l'automatisation et de la cybernétique en général, les États-Unis vont vers une révolution sociale, politique et économique intégrale ; une nouvelle société - « appelez-la comme vous voudrez » - en sortira ; cette révolution sera menée par les Noirs, ses troupes de choc seront noires et la classe ouvrière blanche, en tant que classe sociale, ne fera pas partie des forces révolutionnaires. [James Boggs et sa femme Grace Lee Boggs] pensent que cette révolution aura lieu « dans la dernière partie du siècle ». Ils voient donc bien au-delà des vicissitudes immédiates du mouvement noir, quoique, selon eux, le présent pose clairement les assises de l'avenir. [...]

[Dans leur article d'avril 1966, publié dans la *Monthly Review*, : « La Ville est le terrain de l'homme noir », ils déclaraient : « L'Amérique est déjà devenue la société 'dangereuse'. Les principales villes de la nation deviennent des 'États' policiers. Deux voies seulement sont ouvertes. *Soit* l'extermination généralisée de la population noire par des massacres collectifs ou des migrations collectives forcées dans des réserves (comme dans le cas des Indiens)... *soit* l'autogouvernement des villes principales par une majorité noire, mobilisée derrière des leaders et des organisations qu'elle aura elle-même créées, et prête à réorganiser la structure du gouvernement municipal et de la vie urbaine, de fond en comble. »

IL faut souligner ici que les Boggs ne parlent pas seulement d'une autorité des Noirs sur les communauté noirs, ou de l'élection de Noirs en tant que membres des partis blancs traditionnels. Ils entendent l'instauration de gouvernements noirs radicaux – des gouvernements de « Pouvoir noir » - dans presque tous les centre métropolitains des États-Unis. « Il nous importe peu de faire affecter quelques policiers noirs à des quartiers noirs, en tant que garantie contre les brutalités policières. Les flics noirs peuvent être aussi brutaux que les flics blancs si on leur en donne l'ordre. Nous voulons un *préfet de police* noir qui puisse renvoyer les flics brutaux. Nous voulons le contrôle du bureau du commissaire d'école, le contrôle des services de santé, le contrôle des services de logement. Nous voulons déterminer et percevoir le montant des impôts locaux, gérer les fonds fédéraux locaux. *C'est alors* que nous serons à même de pourvoir à nos besoins ! » [...]

Boggs revient sans cesse sur les trois principaux points de sa théorie, à savoir : 1° la lutte pour le contrôle des villes est la lutte pour l'avenir de l'Amérique ; 2° les Noirs sont destinés à diriger les villes et 3° une fois instauré dans les villes, le « Pouvoir noir » fera jaillir l'étincelle d'une révolution technologique qui finira par transformer la vie de tous les Américains.

2) Le rôle des Blancs

Les travailleurs blancs et la révolution noire

Mlle Nadine Brown, membre du Conseil de la centrale syndicale AFL-CIO (la plus importante des États-Unis), de Wayne County, parlait d'un ton catégorique :

- Ne pensez pas à ce que dit le parti communiste. Ils se trompent. Les travailleurs blancs ne sont *pas* les alliés naturels du mouvement noir – ni subjectivement ni objectivement.

Nadine Brown était une Noire énergique, d'une cinquantaine d'année, au regard pénétrant. Grâce à son dynamisme et à sa conviction, elle venait d'être élue secrétaire du Comité d'action des citoyens de Detroit. En dépit de ses croyances et de ses activités en faveur du nationalisme noir, elle avait conservé ses fonctions au Conseil départemental, surtout grâce aux votes des travailleurs blancs, dont beaucoup avaient des préjugés raciaux et dont beaucoup étaient originaires du Sud.

- Ils votent pour moi parce qu'ils savent que je me bats, dit-elle en riant. Ils savent que je n'ai pas peur des patrons, ce qui n'est pas leur cas. C'est une question de gros sous. Un point c'est tout.

Assis face à face, nous prenions un verre dans le restaurant de l'hôtel. Elle se pencha vers moi et poursuivit :

- Le fait est que, pour le moment, les travailleurs blancs nous font autant, sinon plus, d'opposition que les autres couches de la population. Après tout, ils sont nos concurrents directs dans le domaine de l'emploi, et la discrimination raciale actuelle leur donne l'avantage.

Elle reprit ce que d'autres ouvriers noirs m'avaient dit, à savoir que, dans l'industrie automobile, principale source d'embauche de toute la région, il y avait peu de Noirs dans la catégorie des emplois qualifiés (les ouvriers étaient choisis et formés, à l'intérieur de l'industrie, pour occuper ces places) et guère plus dans les emplois spécialisés. La plupart des Noirs faisaient partie de la main-d'œuvre non spécialisée.

- Les gens parlent de la classe ouvrière ! Dans ce pays, il y a quatre classes principales : la haute société blanche, la bourgeoisie blanche, la classe ouvrière blanche et la classe noire. [...]

Les entretiens que j'eus avec des ouvriers, dans d'autres régions, confirmèrent ce que n'avait dit Nadine Brown. A Milwaukee, c'étaient parfois les ouvriers qui organisaient de violentes contre-manifestations pour s'opposer aux revendications des Noirs sur l'« intégration » en matière de logement. Dans les régions industrielles où cette « intégration » était garantie par la loi, les ouvriers blancs sabotaient l'application des lois sur l'égalité dans l'embauche – souvent avec l'accord tacite des employeurs. [...]

Le problème des rapports entre travailleurs blancs et noirs était compliqué par des problèmes ethniques entre travailleurs blancs. Un ouvrier m'expliqua :

- Voilà comment la compagnie s'y prend : elle place une chaîne de montage, où travaillaient des Irlandais et des Italiens, sous la surveillance d'un Polonais. Elle place un Italien à la tête d'une chaîne où il y a des Irlandais, des Polonais et d'autres Slaves. Et ainsi de suite. Comme ça, quand les gars de la chaîne sont mécontents, ils s'en prennent au Polonais ou à l'Italien, sur le plan ethnique, et pas à la compagnie. C'est le vieux système de « diviser pour régner ».

Il y avait clairement une hiérarchie des groupes ethniques qui variait selon les régions en fonction de l'implantation et du pouvoir économique et politique des différents groupes. D'une façon générale, les Noirs étaient tout au bas de l'échelle, dominés par les Polonais et autres Européens de l'Est, eux-mêmes dominés par les Irlandais, les Italiens et autres Européens du Sud. Les Juifs constituaient un cas particulier : ils étaient un peu en marge de la société, répartis à tous les échelons, mais on en trouvait assez peu parmi les ouvriers. Quant à ceux qui étaient originaires du Nord de l'Europe... ils gouvernaient.

Dans les États du Sud, l'arme du racisme était souvent employé, délibérément, pour empêcher les travailleurs de se syndiquer et maintenir les salaires à bas niveau. Un ouvrier de Nashville me dit :

C'est bien simple. Chaque fois qu'un syndicat essaie de s'introduire dans une compagnie, le contremaître n'a qu'à chuchoter aux travailleurs blancs : « Ces syndicalistes sont des communistes ; ils croient à l'égalité des Noirs. Si vous vous affiliez à ce syndicat, il y a un nègre qui vous piquera votre place. » Alors les travailleurs ne se syndiquent pas.

3) Vers l'avenir

L'Amérique noire et le monde

Par sa portée, la révolte noire est donc internationale : elle pèse sur la politique mondiale des États-Unis, elle exerce une influence sur ce qui se passe dans d'autres parties de la planète, tandis qu'au même moment, la pression de l'opinion publique et des faits qui se produisent ailleurs obligent la structure du pouvoir américain à se montrer prudente dans la façon d'affronter cette révolte. En raison des aspects internationaux du problème, la structure du pouvoir américain a du mal à mettre en œuvre toute politique délibérée de répression directe des Noirs. En se développant, la lutte noire apporte un encouragement aux nationalistes et aux jeunes qui combattent pour le changement de leur propre société – que ce soit dans la prospérité de l'Europe ou la pauvreté de l'Amérique latine, de l'Afrique noire ou, à un degré moindre, de l'Asie. [...]

Le SNCC vit le jour en tant qu'organisation étudiante, rattaché au départ au mouvement non violent du Dr King ; sa politique intransigeante, ultérieure, est le résultat d'une tendance plus radicale des étudiants, issus, pour la plupart, des couches relativement privilégiées de la population noire. Par la suite, les Panthères noires comblèrent le vide créé par le refus de la jeunesse des ghettos d'accepter le leadership des éléments « bourgeois ».

Il y a quelques années, un étudiant me dit :

- Je suis gêné quand je marche dans les rues de Harlem. J'ai l'air d'un étudiant – comme ces gars du SNCC, dans le Sud – et les gosses se moquent de moi, en criant : « Salut, voyageur de la liberté ! » [allusion au *freedom rides*, campagnes menées à partir de 1961 par le SNCC et des soutiens pour lutter contre la ségrégation sur les lignes de bus dans les États du Sud] avec une sorte de mépris. C'est parce qu'ils sont des durs ; les gens du ghetto sont durs et cyniques ; la plupart ont laissé tomber l'école très tôt, beaucoup sont des drogués, ou pire, ils sortent de familles désunies, de taudis surpeuplés, leur mère vit de l'assistance sociale et ils se font cogner dessus par les flics, tous les samedis soirs. Alors, ils n'ont pas d'illusion, pas même de rêves, tout ce qu'ils savent c'est qu'il faut se débrouiller et, pour se débrouiller, qu'il faut se battre dans une jungle. Alors, bien qu'ils les admirent, ils pensent que les étudiants bourgeois – parce que, pour eux, on ne peut pas être étudiant si on n'est pas bourgeois – les étudiants vont dans le Sud et se font mordre par les chiens policiers parce qu'ils veulent s'asseoir dans les restaurants blancs, sont des imbéciles. Eux, ils n'ont aucune envie d'entrer dans un restaurant blanc, tout ce qu'ils veulent, c'est que les flics leur fichent la paix et ils savent que, pour ça, il leur faut des fusils.

Les révoltes de 1967 virent entrer les jeunes durs des ghettos dans la lutte raciale ; les organisations existantes, dirigées par des intellectuels ou des bourgeois, étaient incapables de les encadrer. Il *fallait* que naissent les Panthères noires.

L'ascension du parti des Panthères noire constituait un événement capital dans l'histoire des Noirs américains contemporains, car, je le répète, elle marquait l'entrée des citoyens noirs, pauvres, sur le champ de bataille. En outre, les Panthères, à l'origine réformistes, devinrent très vite un parti révolutionnaire, puisant sa théorie – ou ses théories – dans les réalités de la société américaine, telles qu'elles leur apparaissaient. Les exploits des militants du parti – qui ont été tués, incarcérés ou contraints à s'exiler à une cadence exceptionnelle – ont suscité l'admiration des progressistes à travers les États-Unis et le monde, et, fait plus important, ont changé l'« image de soi » du jeune Noir en créant des héros martyrs. Au cours des dernières années, les Panthères se sont sacrifiées, en tant que troupes de choc de la révolte noire, et leur nom restera célèbre dans l'histoire des Noirs. [...]

Une société en crise

Les observateurs américains et étrangers, à qui j'ai parlé aux États-Unis et ailleurs, s'accordent, en général, sur le fait que les États-Unis sont à un carrefour décisif de leur histoire. A leur avis, la révolte noire, en dépit des hauts et des bas du mouvement, en dépit de ses inévitables crises intérieures, lance, au pays, un challenge le plus grave depuis la guerre civile. Quelles sont les options de la structure du pouvoir américain ?

En gros, celles qui sont avancées peuvent se réduire à quatre : une aide financière massive pour améliorer la situation dans les ghettos et permettre « l'intégration » progressive des Noirs dans la société américaine ; la création d'un État noir séparé, taillé dans plusieurs États du Sud ; les enclaves de « Pouvoir noir » dans les zones de forte concentration noire des États-Unis ; le recours à des « mesures policières rigoureuses » pour que le Noir « reste à sa place » - politique qui a de nets relents de génocide.

On peut assez rapidement écarter l'idée d'un État noir séparé. [...]

Tout dépend ce que l'on entend par « Pouvoir noir ». Il est possible qu'à mesure que l'esprit et l'action militants noirs se développeront en même temps que la population noire des villes, il y aura de plus en plus de représentants de la communauté noirs élus à des fonctions d'autorité publique – maires, commissaires de police, administrateurs, sénateurs et même, peut-être, gouverneurs. Mais cette promotion *politique* de fonctionnaires noirs ne signifiera pas grand-chose si ces fonctionnaires ne détiennent pas les moyens de révolutionner la vie des ghettos noirs. Pour qu'il ait un sens, le « Pouvoir noir » doit être le pouvoir du peuple noir et non celui d'individus isolés. On en revient à la question fondamentale : quelle serait la base économique du « Pouvoir noir », de l'autodétermination noire ? [...] De toute façon, la plupart des Noirs américains continueront à dépendre des industries et des entreprises blanches, situées en dehors de leur secteur [d'habitation], pour trouver du travail. Les Noirs fortunés ne pourraient prendre la relève, car ils n'ont pas les capitaux nécessaires pour investir. Le pouvoir économique – sans lequel il n'y a pas de vrai pouvoir politique – resterait entre les mains des Blancs. [...]

Nous en arrivons à la solution « évolutive » que proposent certains libéraux blancs et des Noirs modérés. Elle se fonde sur la notion d'« intégration », sans écarter l'idée d'un certain « Pouvoir noir » politique, détenu par des Noirs qui seraient élus dans le cadre du système actuel. Cette solution comporterait notamment un vaste programme d'aide, financé par le gouvernement. On peut, d'emblée, douter que la majorité des Blancs américains accepte de se lancer dans un tel programme. [...]

La quatrième solution, préconisée par les éléments très conservateurs et racistes, consiste, plus ou moins, à conserver le statu quo renforcé par des « mesures rigoureuses » pour « maintenir l'ordre » - en un mot, la répression du mouvement noir. Cette solution peut très bien être appelée à devenir la politique nationale américaine, si

le racisme et la peur se combinent pour souder la population blanche, ou ses éléments les plus actifs, en un bloc compact, hostile aux Noirs. Si cela devait se produire, l'Amérique pourrait s'attendre à traverser une période sombre. L'escalade ininterrompue de la violence raciale finirait par déboucher, pour aussi absurde que cela puisse paraître, à l'heure actuelle, à bien des Américains, sur l'instauration d'un gouvernement dictatorial de droite. [...]

En résumé, il m'a semblé que si certaines solutions proposées pour régler le « problème noir » pouvaient améliorer la situation d'une partie de la population noire, cela reviendrait tout au plus à gagner du temps. Car aucune d'elles ne s'attaque vraiment au problème fondamental, à savoir que la *masse* noire veut se sentir absolument égale à la population blanche, dans tous les domaines – politique, économique, social et psychologique. Ce résultat ne peut être obtenu par le seul truchement de mesures économiques, ni par la création de « centres de Pouvoir noir ». Il ne peut être atteint, selon moi, *que par une transformation radicale de la société blanche.*

Postface

Deux ans après la publication de ce livre aux États-Unis et quatre ans après les événements sur lesquels se fonde cette étude, que s'est-il passé qui puisse éclairer, d'un jour nouveau, la situation en Amérique et, plus particulièrement, la lutte des Noirs ?

La société américaine a connu une évolution encore plus rapide que je ne l'avais prévu. En quatre ans à peine, nous avons été témoins de l'ascension fulgurante et de la chute pitoyable des Panthères noires en tant qu'avant-garde du mouvement noir. Cela ne signifie pas que les Panthères – qui se substituèrent aux étudiants militants du SNCC en tant que fer de lance de la population noire – aient cessé d'exister, mais il semble qu'elles aient, désormais, accompli leur rôle psychologique : les Panthères furent le point de convergence d'un certain esprit militant et de l'orgueil des Noirs, à un moment donné ; mais ce moment est passé, la « révolution mentale » noire a, en grande partie, réussi et l'heure est venue d'entreprendre un nouveau type d'action qui sera sans doute, à son tour, dépassé au bout d'un certain temps pour être remplacé par un autre. La rupture tragique qui se produisit au sein même du parti et qui a pratiquement anéanti l'efficacité du mouvement des Panthères noires, n'est qu'un simple reflet du fait que ce mouvement ne représente plus la conscience de la population noire ou même de ses éléments les plus militants.

En 1969, quand les Panthères étaient à leur apogée, un membre de leur comité central me demanda ce que je pensais de ce parti. Je répondis : « Vous êtes des troupes de choc admirables – je dirai même des troupes 'suicides'. Vous êtes guevaristes. » J'avais, pour ma part, de l'admiration pour Che Guevara avec qui j'avais eu de longs entretiens en Afrique, mais je considère qu'il mourut inutilement - « romantiquement », au meilleur sens du terme – en Bolivie. Les Panthères qui acceptaient la mort ne mouraient pas, bien sûr, inutilement puisque leur mort créait des héros et des martyrs pour la jeunesse noire américaine, sur le même plan que Malcolm X et, sur un autre plan, que Martin Luther King ; mais ils avaient cette tendance du Che à simplifier par trop les choses et à penser qu'une minorité militante peut, par l'action des armes, transformer, dans presque toutes les circonstances, les sociétés et le monde. Je dis à ce leader des Panthères : « Il vous faut tenir compte de l'étendu du chemin à parcourir, du fait que la lutte durera peut-être jusqu'à la fin du siècle ou même au-delà, pour établir votre stratégie. Autrement, votre mouvement sera décapité. »

Mes paroles soulevèrent une vive contestation. Cependant, ce leader des Panthères vit actuellement à Alger, après avoir été expulsé du parti à l'époque des luttes intestines qui

opposèrent le « leadership national » conduit par le ministre de la Défense, Huey Newton, au « groupe de l'exil » mené par Eldridge Cleaver, ministre de l'Information.

Les Panthères échouèrent - ou échouèrent – parce que ce mouvement a élaboré sa stratégie militante sans tenir compte du fait qu'il combat dans un pays qui est blanc à quatre-vingt-dix pour cent, et « non militant » (Blancs et Noirs) à quatre-vingt-quinze pour cent. D'une part, la masse de la population noire, tout en admirant les Panthères, s'est refusée à les suivre au suicide. D'autre part, les autorités des États-Unis ont agi très astucieusement - brandissant « la carotte » et le « bâton » - pour résoudre le problème de l'action militante des Noirs.

Depuis 1967, l'« Establishment » américain a encouragé l'« intégration », au niveau des couches moyennes, comme il ne l'avait jamais fait. Il y a désormais plus de Noirs parmi les chercheurs, les professeurs d'université, les ingénieurs, les architectes, les journalistes et les jeunes cadres commerciaux qu'il n'y en a jamais eu dans l'histoire des États-Unis. En plus, dans le monde de rêve du cinéma et de la télévision, on « intègre » l'homme noir bien au-delà de la réalité – les téléspectateurs français remarqueront qu'on ne voit pratiquement plus de feuilleton américain où l'un des héros ne soit un Noir – occupant, d'habitude, une position d'autorité. Ainsi, le Noir de condition modeste peut, en regardant la télévision, s'identifier au dirigeant noir qu'il voit, sur son écran, donner des ordres à des hommes blancs.

Cependant ces « carottes » ne vont pas sans les coups de « bâton » infligés à la masse noire qui ne peut être intégrée au grand courant de la classe moyenne américaine. Dans les ghettos noirs, les moyens de répression des émeutes, par la police, ont été renforcés de façon phénoménale. Les émeutes de 1967 ont surpris les policiers qui n'ont su comment réagir – c'est pourquoi les émeutes prirent de l'ampleur et se propagèrent de ville en ville. Ceci a permis de tirer une conclusion : les émeutes doivent être étouffées dans l'œuf. Dans tous les quartiers noirs, on a multiplié les patrouilles de police et, dans toutes les grandes villes, les policiers ont appris des tactiques anti-émeutes, dont l'utilisation d'automitrailleuses, d'hélicoptères et du célèbre « stoner gun » qui peut transpercer des murs de briques pour atteindre les tireurs isolés. On ne laisse pas aux émeutes la possibilité de se développer ; dès qu'elle se produit, la rébellion est impitoyablement écrasée. Mieux encore, le FBI s'est aperçu que le meilleur moyen de parer aux soulèvements consiste à décapiter les mouvements noirs militants ; c'est ce qui explique le procès d'Angela Davis et les procès (ou exécutions) des leaders des Panthères noires et autres groupes activistes.

Ce que l'on peut dire du déclin des Panthères noires s'applique également à d'autres organisations noires citées dans le présent ouvrage. Stokely Carmichael qui, en 1968, déclarait qu'il ne vivrait « jamais » en dehors des États-Unis, réside maintenant en Guinée – ceci n'est pas une critique, mais une simple observation sur l'évolution de la situation. Le slogan « Pouvoir noir », qui joua un rôle si décisif et qu'il contribua si fortement à lancer, n'est plus qu'un faible écho du passé. Le fait – très important – dont nous avons été témoins et qui amena le déclin du SNCC et du mouvement du « Pouvoir noir » dans son ensemble est la transformation d'une attitude noire purement nationaliste en une attitude inter- raciale. Ce n'est pas seulement que la nouvelle génération de militants noirs se rend compte qu'elle a besoin d'alliés blancs pour atteindre ses objectifs, c'est que l'accent n'est plus mis sur le seul problème noir, mais sur la nécessité de transformer la société américaine en une entité au sein de laquelle tant les Blancs que les Noirs pourront se réaliser.

Depuis 1967 – 1968, il y a eu un changement très net au sein de la population noire dans son ensemble. Les grandes émeutes ne se sont pas renouvelées – bien qu'elles puissent toujours se produire de façon « accidentelle » sous l'effet d'une provocation suffisante. Les militants qui souhaitèrent et exploitèrent les soulèvements de 1967 n'en veulent plus. Au sein de la population noire, l'opinion est désormais fort répandue qu'à la longue ces émeutes sont du suicide et ne mènent à rien, bien que les explosions antérieures aient

apporté quelques bénéfices (intégration accélérée de la classe moyenne noire). Les militants noirs concentrent maintenant leurs efforts sur le travail fondamental, en profondeur, parmi la population noire (et blanche), par l'intermédiaire de programmes d'études noires dans les universités, de groupes d'études de quartier, l'augmentation considérable du nombre de publications noires, de contacts avec des groupes révolutionnaires d'Afrique et d'Asie, de la propagande auprès des écoliers, etc.

Simultanément, on a vu se consolider deux types d'organisations noires. Ce sont d'une part les organisations « ouvertes », comprenant divers genres de groupes de pression apparemment modérés et des « groupes d'action » de travailleurs noirs, beaucoup plus significatifs, dans les usines et les syndicats et, tout particulièrement, dans l'industrie automobile de Detroit. Ces derniers associent « conscience raciale » et « conscience de classe » et combattent également le racisme au sein des grands syndicats.

Il s'agit, d'autre part, de la multiplication d'organisations « clandestines » dont les leaders ont tiré un enseignement de la décapitation des Panthères et n'ont pas l'intention de commettre les mêmes erreurs. Il est évident que je ne peux nommer ces mouvements (bien que le FBI soit parfaitement conscient de leur existence). Ils ont adopté une stratégie à longue portée, en partant du principe que la société américaine, dans son ensemble, est destinée à être transformée pour le mieux – bien qu'ils se rendent compte que les choses risquent « d'aller plus mal avant d'aller mieux ».

On ne peut analyser la lutte noire que dans le contexte de l'évolution de la société américaine – et les « contradictions » de cette société sont de plus en plus marquées. L'écart entre ce que Kenneth Galbraith appelle les deux Amériques – les nantis et les relativement pauvres – s'agrandit en parallèle avec l'écart entre populations des nations industrielles et des pays du « tiers monde ». D'autres minorités – en particulier les Indiens, les Antillais et les Mexicains américains (Chicanos) – se sont inspirés des Noirs et ont courageusement revendiqué leur identité propre. Pendant ce temps, de gros nuages noirs, menaçant, s'amoncellent sur le front économique, comme en témoignent la combinaison actuelle : inflation-chômage, et la crise du dollar.

Le calme qui semble régner, en ce moment, aux États-Unis, est trompeur, comme l'était le calme de la population noire avant 1967. On trouve aujourd'hui, au sein de la société américaine, les contradictions les plus vives, les plus importantes, du monde moderne. Un grand conflit éclatera entre riches et pauvres, populations de couleur et population blanche, jeunes et vieux, Sud et Nord, « progressistes » et « réactionnaires », classe dirigeante de la côte Est et « nouveaux riches » de la côte Ouest, militaires et civils.

Résoudre ces formidables contradictions internes – je dirais plutôt antagonismes – de l'Amérique sera, selon moi, plus déterminant, pour l'avenir de l'humanité, que ne le furent les révolutions française et chinoise.

Je suis persuadé que les Noirs seront à la pointe des changements qui se produiront aux États-Unis d'Amérique.